CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 6 mai 2026. Othman OUATI : Solaris [création]. Victoire Bunel, Miroirs Étendus, Omar Louati [direction]

ANGERS NANTES OPÉRA poursuit son exploration des écritures contemporaines tout en réservant une place légitime aux nouveaux dispositifs scéniques : la production de *Solaris* illustre ce choix artistique exemplaire, affichant le spectacle au Théâtre Graslin, après la première mondiale, réalisée à la Condition Publique Roubaix le 29 avril dernier.

_____

Photo © Simon Gosselin

« ***Solaris*** », roman du polonais **Stanislaw Lem** [1961] est un modèle de la littérature d'anticipation : c'est une utopie fantastique qui à travers l'évocation d'une planète lointaine, et longtemps inaccessible, aux ressources et phénomènes inexpliqués, interpelle l'âme de ceux qui l'approchent, et

suscitent chez eux un cheminement voire un bouleversement intérieur qui exacerbe leur propre conscience.

C’est exactement l’expérience que fait sur scène la mezzo-soprano soliste incarnant l’héroïne de Lem, Hélène Aurel (très engagée Victoire Bunel). La partition conçue par le compositeur contemporain **Othman LOUATI** met en avant la soprano seule en scène, à laquelle l’orchestre requis apporte son flamboyant habillage sonore ; il comprend éléments spécifiques, une guitare électrique et un synthétiseur analogique traitant le son en temps réel. On note comme toujours chez l’auteur déjà applaudi pour son précédent ouvrage « *Les ailes du désir* » [2023], la maîtrise des atmosphères enveloppantes, ce goût délectable pour les timbres dont ce soir ceux du cor, de la clarinette, de la flûte… outre les cordes habituelles (violon, alto, violoncelle).

La chanteuse conteuse, est notre guide ; l’exploratrice, dans le cadre d’une mission d’observation de Solaris succombe aux effets de la fièvre bleue, mal diffus inexorable, qu’exerce la planète sur ses trop proches observateurs, les menant à la folie. Dans le cas de l’héroïne, il s’agit moins d’une agonie destructrice que d’une révélation libératrice, une sorte d’extase qui l’amène en fin de session, à vivre l’unité primordiale que recherche chaque être vivant, en se fondant dans le grand corps cosmique universel.
Comme « *Dune* » de Franck Herbert [1965], « *Solaris* » de Lem dénonce en réalité l’humanité barbare qui ne cesse d’exploiter et détruire chaque système découvert, rompant l’équilibre originel ; écologiste, le texte de Lem comme d’Herbert, dénonce l’atteinte que fait subir les hommes à chaque nouvelle terre conquise, à l’image de la Terre, planète constamment pillée, exploitée au mépris des écosystèmes, au mépris des équilibres naturels.

Musique sidérale et paysages sonores de Solaris

Saluons l'imaginaire sonore du compositeur qui offre aux évocations de Solaris, à son plasma en ébullition constante, à la matière vivante de son océan pensant, à ses tempêtes infernales, à cette forge primordiale où se dissolvent tous les corps à l'échelle des particules et des atomes… plusieurs séquences planantes ou rugissantes.
C'est constamment une parure orchestrale très suggestive et raffinée dont la partition déroule autant de tableaux parfaitement construits, caractérisés et fermés sur eux mêmes. À la direction, le compositeur lui-même, concentré et d'une grande souple, veille aux équilibres, sonores : son geste étire une superbe pâte Instrumentale qui suggère, en véritable puissance onirique, tout en détaillant l'activité de chaque situation dans une langue aussi descriptive qu'évocatrice. Pas facile de traiter musicalement les paysages cosmiques, les constellations décrits dans son texte par Stanislaw Lem, … les phénomènes Solaristiques les plus divers et dans leurs états imprévisibles d'autant plus explosifs qu'ils sont générés en réaction à l'intervention humaine…

En réalité l'observation de Solaris nous renvoie à ce que notre Terre subit du fait de l'occupation humaine ; ainsi entre autres séquence éloquente et sauvage, l'épisode terrifiant où la musique suggère les milliers de plates-formes pétrolières défigurant la surface de Solaris : ayant découvert une énergie illimitée [le TriaXen] les terriens n'ont pas tardé à coloniser au risque d'épuiser la matrice Solaris [comme dans Dune, Arakis est la planète qui détient la matière la plus convoitée des mondes connus : l'épice [qui au demeurant a cette même faculté d'intensifier les consciences, tout en permettant de se déplacer dans le temps]. On retrouve ces thèmes dans Solaris.

La forme n'est peut être pas tout à fait celle d'un « opéra

vidéo », comme il est annoncé dans le programme ; pas d'action scénique à proprement parlé, toute la narration étant concentrée par l'unique cantatrice dont la voix chantée, parlée, murmurée,… assure l'exposition de chaque situation. Pour autant dans ce dispositif économe (et statique), le cheminement intérieur de l'héroïne se réalise, exposant sa métamorphose progressive qui passe par plusieurs jalons décisifs. Le genre opéra promet et expose la transformation des êtres à travers des expériences majeures : ce process cathartique est indiscutablement présent dans la partition d'**Othman Louati** dont l'écriture musicale en serait l'oscillographe sensible.

Victoire Bunel est très convaincante sachant diversifier et nuancer chacune de ses interventions. Déclamatoire, prosodique, incantatoire ou simplement narrative, la voix raconte et suggère une grande palette d'états psychiques. Elle devient de plus en plus lyrique en particulier à la fin, quand elle s'adresse au public en le prenant à témoin.
Du début à la fin, sur grand écran, surplombant les musiciens, les images élaborées par **Jacques Perconte** (qui signe aussi le livret) enrichissent encore le dispositif suggestif en déroulant un autre champ narratif, visuellement séduisant (dont de nombreuses images empruntées à la NASA). Belle expérience.

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 6 mai 2026. Othman OUATI : Solaris [création]. Victoire Bunel, Miroirs Étendus, Omar Louati [direction]

présentation / annonce

LIRE aussi notre présentation :
https://www.classiquenews.com/angers-nantes-opera-othman-louati-solaris-video-opera-mer-6-mai-2026-creation/

Le créateur d'images Jacques Perconte et l'inventeur de sons inouïs Othman Louati accordent leur champs créatifs dans un nouveau format lyrique, une nouvelle exploration conjointe et croisée de leurs univers autour de Solaris, romans futuriste et philosophique parmi les plus envoûtants du XXe siècle.



ANGERS NANTES OPERA. Othman Louati : Solaris, vidéo opéra, mer 6 mai 2026 (création)

Le créateur d'images Jacques Perconte et l'inventeur de sons inouïs Othman Louati

accordent leur champs créatifs dans un nouveau format lyrique, une nouvelle exploration conjointe et croisée de leurs univers autour de Solaris, romans futuriste et philosophique parmi les plus envoûtants du XXe siècle.

Les habitués du Lieu Unique connaissent bien les images spectaculaires et immersives du plasticien Jacques Perconte. Ceux d'Angers Nantes Opéra ont aimé, en 2024, Les Ailes du désir, premier opéra du compositeur Othman Louati.
Les maisons ne pouvaient donc que se retrouver pour accueillir Solaris, projet atypique et pluriel qu'inspire les questionnements multiples du texte visionnaire de Stanisław Lem. Le spectacle interroge la conscience du rapport que nous avons au monde, au travers des trajectoires multiples : voix, instruments, synthétiseurs analogiques, paysages naturels filmés, textes en scène, vidéo en circuit fermé, mathématiques en mouvement… Autant d'éléments complémentaires qui se conjuguent dévoilant cette métaphysique dans laquelle nous plonge si volontiers le fantastique.

Solaris
Théâtre Graslin, Nantes
Mercredi 6 mai 2026 – 20h
1 h 10, sans entracte

Réservez vos places directement sur le site d'Angers Nantes Opéra : https://www.angers-nantes-opera.com/solaris

Tarif C – de 12 à 36 €

Distribution

Musique et direction musicale : Othman Louati
Vidéo : Jacques Perconte
Direction artistique : Romain Louveau
Sonorisation : Anaïs Georgel
Chant : Victoire Bunel
Ensemble Miroirs Etendus

Vidéo-opéra d’Othman Louati et Jacques Perconte, d’après le roman Solaris de Stanisław Lem

_____

Compte rendu, opéra et danse. Lille. Opéra de Lille, le 24 mars 2015. Dai Fujikura : Solaris. Sarah Tynan, Leigh Melrose, Tom Randle, Callum

Thorpe, Marcus Farnsworth, chanteurs. Nicolas Le Riche, Vaclav Kunes, Rihoko Sato, Saburo Teshigawara, danseurs… Ensemble Intercontemporain. Erik Nielsen, direction. Saburo Teshigawara, livret, mise en scène, chorégraphie, conception décors, lumières, costumes



Nous sommes à Lille pour le premier opéra du compositeur japonais Dai Fujikura, Solaris, d'après le roman éponyme de Stanislas Lem. La commande du Théâtre des Champs Elysées, l'Opéra de Lille, l'Opéra de Lausanne, l'Ensemble Intercontemporain et l'Ircam-Centre Pompidou, réunit des acteurs d'univers différents pour un spectacle protéïforme et savoureusement contemporain. Opéra et danse côtoient donc création 3D, avec une partie importante de musique électronique réalisée dans les studios de l'Ircam.

C'est l'occasion de retrouver l'artiste japonais Saburo Teshigawara, surtout connu pour ses ballets, qui signe le livret, la chorégraphie, la mise en scène et conçoit les décors et costumes, aux côtés de Nicolas Le Riche, ex danseur

Etoile du Ballet de l’Opéra de Paris qui poursuit ses chemins artistiques après sa retraite du Ballet de l’Opéra l’année dernière.

L’opéra du futur et le futur de l’opéra

Daj Fujikura est un jeune compositeur japonais qui compte dans son parcours les leçons et le soutien d’un George Benjamin, d’un Peter Eötvös ou encore d’un Pierre Boulez. La commande de Solaris représente pour lui son tout premier opéra. Cette création, que beaucoup semblent ne pas comprendre, dont ils paraissent ne pas saisir l’intérêt ni l’importance, s’inscrit en vérité dans une tradition musicale ancienne qui explore à la fois le potentiel de la forme à évoluer dans des nouveaux chemins, et l’impact psychologique et émotionnelle qu’une telle forme a sur le public actuel. L’opéra-ballet du XVIIe s’est déguisé en Grand-opéra au XIXe, est parti en voyage partout dans le monde au XXe, et revient en France au XXIe sous la forme de Solaris. Et puisque nous vivons l’époque que nous vivons, l’opéra-ballet revient avec une création 3D envoûtante qui sert d’ouverture silencieuse et hypnotisante (et qu’on doit regarder impérativement avec des lunettes adaptées), et avec de la musique électronique revisitée (n’oublions pas que la musique électronique existe depuis la fin du XIXe siècle).

Solaris est à l'origine un très célèbre roman de science-fiction de Stanislas Lem. Le drame psycho-philosophique du polonais s'est vu représenté trois fois au grand écran, dont nous distinguons les versions de Tarkovsky et de Soderbergh. Presque tout se passe dans une station spatiale qui vole sur l'océan, être vivant de la planète Solaris. L'histoire parle surtout des limitations de l'humain, et les questions philosophiques et psychologiques que posent telles limitations. Le Dr. Kris Kelvin, psychologue, y est envoyé pour étudier le comportement de cet être extraterrestre. Dans la station il y a aussi Snaut, le technicien spécialiste en cybernétique. Il y avait Gibarian, un chercheur ami de Kris qui s'est suicidé dans la station spatiale. Hari, l'épouse de Kris suicidée dix ans auparavant, fait aussi une apparition. En effet, la planète Solaris « rend visite » à l'équipage de façon individuelle et personnalisé, par le biais de « visiteurs » ou copies des humains dont les personnages ont une histoire. Enfin, c'est ce que l'intellect limité de l'humain présente comme explication. Ils veulent étudier cet être étranger, mais en effet c'est la planète elle-même qui étudie ces humains (les véritables étrangers) de façon mystérieuse. L'expérience si forte de revoir sa femme décédée dans une planète lointaine a des effets prenants sur Kris Kelvin. La « copie » de Hari éventuellement acquiert conscience de sa spécificité et essaie de se suicider, comme l'avait déjà fait la vraie Hari dans le passé. Mais elle ne meurt pas, étant une partie de cet être puissant et incompris qu'est Solaris. Elle décide d'aider Snaut pour la détruire et ce qui pousse Kris Kelvin à prendre la décision ultime, de quitter la station spatiale pour se confronter l'Océan.

La profondeur et la complexité du sujet dépassent largement l'enjeu d'un article critique, mais nous remarquerons que l'équipe artistique engagée paraît habitée par cette étrange et alléchante complexité. Kris Kelvin est interprété par Leigh Melrose, qui chante son rôle avec beaucoup d'intensité. Il exprime son conflit avec une voix forte et saine qu'il sait nuancer, et qui souvent s'accorde avec son visage aux expressions tourmentées. Ses pensées sont chantées par Marcus Farnsworth hors-scène, dont la voix est traitée électroniquement. L'effet est tout à fait remarquable : il ouvre un chemin qui montre le potentiel dramatique et théâtrale de la musique électronique dans une salle d'opéra.

Snaut est fabuleusement interprété par Tom Randle. Il a cette froideur de scientifique que s'adoucit progressivement et sa performance est plus subtilement suggestive qu'ouvertement inquiétante. La Hari de Sarah Tynan a des moments presque lyriques, souvent de grande intensité. Elle est émouvante dans sa complexité, dans son chant et sa gestuelle. Callum Thorpe (il est aussi, accessoirement, Docteur dans la vie réelle) dans le rôle de Gibarian, a une courte participation. Mais son intervention touche l'auditoire par la force de sa voix profonde, par un physique marquant.

L'aspect le plus ouvertement alléchant de l'opus est cependant la danse. Saburo Teshigawara signe une œuvre à la fois personnelle et universelle. Le dédoublement scénique des chanteurs par des danseurs n'est pas, certes, une chose nouvelle, mais en l'occurrence il est d'une justesse rare ! Teshigawara danse lui-même le rôle de Gibarian, l'équipier qui s'est suicidé. Vaclav Kunes est Kelvin, Rihoko Sato est Hari et Nicolas Le Riche est Snaut. Si les chanteurs bougent très

peu sur la plateau, les danseurs, eux, habitent l'espace en permanence. Un concert métaphysique de talents combinés s'instaure sous les douces et quelque peu Wilsoniennes lumières de Teshigawara. Tout ceci dans les décors minimalistes (une boîte, un huis clos blanc aseptisé) conceptualisés par Teshigawara. La danse parfois disloquée, parfois narrative, parfois abstraite, a aussi parfois la grâce tragique d'une Ophélie mourante. Si Teshigawara exprime dans ses solos la complexité d'un être qui n'a pu que se suicider devant la présence d'une « copie » envoyée lui rendre visite par la mystérieuse planète, et Nicolas Le Riche l'aspect très troublant, mathématique et inflexible d'un scientifique qui croit en l'illusion des pouvoirs que son intellect et sa formation formelle lui confèrent, et qui le limitent ; c'est au couple de Hari et Kelvin que revient la tâche d'exprimer la plus large palette de sentiments par le biais des mouvements. Nous avons ainsi un Teshigawara isolé, avec une danse abstraite pimenté de classicisme et des procédés contemporains auquel répond un Nicolas Le Riche sombre, à la psychologie complexe et contradictoire, passant d'un état staccato quelque peu manipulateur et vicieux, à un legato à la fluidité sensuelle et ambiguë mais qui n'aboutit jamais à rien, créant ainsi une tension troublante dans ses interactions avec le Kelvin de Vaclav Kunes. Ce dernier exprime par sa danse seule, l'état conflictuel du personnage. Si c'est toujours beau et touchant à regarder, -ses élans et ses interruptions-, il exprime cependant moins avec son visage, surtout aux côtés de Nicolas Le Riche qui avec un regard sévère exprime tant, ou encore à côté de la Hari de Rihoko Sato, au sommet de l'expression. Vaclav Kunes a la qualité très appréciée des chorégraphes d'être un canevas blanc qui peut, en principe, se transformer à souhait, selon les demandes et circonstances. Nous remarquons ici l'influence évidente de Kylian et du Nederlands Dans Theater. Rihoko Sato, qui assiste souvent le chorégraphe dans ses créations, est la contrepartie parfaite de la Hari de la soprano Sarah Tynan. Sa danse à la fois abstraite et narrative est de grand impact, si le personnage

n’est pas le plus immédiatement compréhensible, les mouvements de la japonaise paraissent impulsés par des très claires et fortes intentions. Voici la grande richesse émotionnelle et technique de sa prestation. Outre son agilité, son sens de l’articulation et de la désarticulation, ses belles lignes et ses lignes fracturées, c’est avant tout la saisissante sincérité de sa performance qui marque le public très profondément.

Et l’Ensemble Intercomtemporain dirigé par Erik Nielsen ? Un bonheur complexe et intellectuel, ma non troppo. La partition si personnelle de Fujikura inclut et intègre une musique électronique réalisée par l’IRCAM. Le dédoublement, un sujet principal de l’opéra, est davantage mis en évidence par ses effets électroniques qui sont rarement gratuits. Au contraire ils enrichissent l’œuvre et lui donnent des strates supplémentaires de signification, mais d’une façon très fine et intelligente, jamais démonstrative ni fastidieuse. La musique électronique au lieu d’alourdir, éclaire. C’est loin d’être anodin, et le spectacle, fabuleusement interprété par les danseurs et les musiciens, sans être prétentieux, ouvre une porte créative aux artistes contemporains : il montre un chemin au potentiel infini, pour ceux qui ont le talent, la sensibilité et le désir de faire avancer l’opéra avec le temps. Une œuvre d’art sans égale qui mérite d’être découverte par le plus grand nombre. Vivement recommandée. Encore à l’affiche à l’Opéra de Lille le 28 mars avant de partir à l’Opéra de Lausane fin avril 2015.

Création mondiale de Solaris, l’opéra par Dai Fujikura



Paris, TCE. Solaris de Dai Fujikura. Les 5,7 mars 2015. Création mondiale. *Solaris* (« ensoleillé » en latin), roman d’anticipation du polonais Stanislas Lem 1961) est porté au grand écran par le cinéaste russe Andreï Tarkovski (1972), puis l’américain Steven Soderbergh (2002). Sur la planète aux deux soleils, Solaris, un océan intelligent est capable de susciter les chimères et fantasmes conçus par les cosmonautes venus l’explorer. Bientôt, entre rêve et réalité, la présence concrète des créatures venus des songes et de la psyché des protagonistes affirment leur présence, imposent de nouveaux enjeux, soulignent le sens de chaque acte humain. Craintes, désirs, peurs, pulsions les plus enfouies… tout se dévoile et agit sur Solaris, véritable miroir de l’âme humaine. Ce que les astronautes prennent pour des monstres extraterrestres renvoie directement à leur propre psyché. Inspiré par les multiples thématiques à l’œuvre dans Solaris, le compositeur **Dai Fujikura (né en 1977**, émule de Pierre

Boulez) et son ainé, le chorégraphe et scénographe **Saburo Teshigawara** (né en 1953) produisent la version lyrique du roman de Lem, après ses nombreuses adaptations cinématographiques.



Le sujet onirique fantastique se prête évidemment bien à l'écriture lyrique et la transposition sur la scène théâtrale. L'immensité de cet océan liquide inconnu et étrange conduit a contrario et de façon très envoûtante à l'intimité la plus secrète de chaque personnage dont le psychologue Kris Kelvin (qui fait le voyage jusqu'à Solaris). Ce dernier par exemple retrouve concrètement son épouse défunte Hari sur la station spatiale : c'est la concrétisation de ses pensées les plus refoulées. Quand la raison s'effondre et les repères s'effacent, la magie du pur fantastique peut prendre possession des êtres et de la scène : Solaris, l'opéra promet d'être une belle découverte pour les spectateurs de la création parisienne de ce 5 mars, d'autant que le compositeur formé en Grande Bretagne se joint à l'imaginaire fraternel de son compatriote le chorégraphe Saburo Teshigawara dont la sensibilité fantasmatique (et le souci visuel en particulier des lumières) s'est imposé dans de nombreux ballets créés à Paris dont *Darkness is hiding black horses* (2013), ou *Dah Dah sko dah dah* (Chaillot, 2014).

Création mondiale de Solaris de Dai Fujikura au TCE, Paris. **Les 5 et 7 mars 2015, 19h30.**

Informations
Réservations

Opéra en quatre actes (2015)
Livret de Saburo Teshigawara, d'après le roman éponyme de Stanislas Lem. Matériel extrait du film *Solaris* d'Andrej Tarkovsky avec l'aimable autorisation de Mosfilm

Erik Nielsen, direction
Saburo Teshigawara, mise en scène, chorégraphie, décors, costumes, lumières
Ulf Langheinrich, conception images 3D et collaboration lumières
Réalisation informatique musicale Ircam, Gilbert Nouno

Sarah Tynan, Hari
Leigh Melrose, Kris Kelvin
Tom Randle, Snaut
Callum Thorpe, Gibarian
Marcus Farnsworth, Kelvin

Saburo Teshigawara, Rihoko Sato, Václav Kuneš, danseurs
avec la participation de **Nicolas Le Riche**

Ensemble intercontemporain

conférence – rencontre

Mercredi 4 mars 2015 à 18h30

Rencontre avec Saburo Teshigawara et Dai Fujikura



Maison de la Culture du Japon

Entrée libre / Réservation à partir du 4 février sur **www.mcjp.fr**